

Les poumons
pleins d'eau

Jeanne Beltane

Les poumons pleins d'eau

ÉQUATEURS

ISBN : 978-2-3828-4361-1.

Dépôt légal : août 2022.

© Éditions des Équateurs / Humensis, 2022.

170 *bis*, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris.

editions-des-equateurs@orange.fr

www.editionsdesequateurs.fr

À mon père.

À ma fille.

« J'ai voulu dilater la nuit, et y faire entrer sans cesse de plus en plus de rêves. »

Virginia Woolf, *La Vague*.

« La réalité a souvent besoin d'invention pour devenir vraie. C'est-à-dire vraisemblable. »

Jorge Semprun, *L'Écriture ou la vie*.

Prologue

Au commencement étaient les sédiments.

Une masse sombre et oblongue gît au fond de l'eau. Par temps clair, elle est visible depuis la surface, quand la vase n'est pas remuée par la pluie. À première vue, il s'agit d'une grosse pierre polie par les années et recouverte d'algues vert brun. Jusqu'à ce que la pierre bouge et remue la vase avec ses nageoires.

L'animal rejoint ses congénères dans un nuage de limon. Il pressent quelque chose. Imperceptiblement, les oscillations à la surface de l'eau lui indiquent un changement à venir. Son instinct le guide vers ses pairs, déjà dans l'attente, à l'affût. Ils ont perçu des vibrations, sourdes.

L'eau se trouble davantage. Les silures agitent désormais leurs barbillons, frénétiques, à la recherche d'indices supplémentaires. Leurs corps mous et massifs se frôlent d'abord, puis se bous-

culent. Au milieu de cette agitation, un minuscule poisson argenté semble s'être égaré et se faufile entre les chairs glissantes et sans écailles des mastodontes préhistoriques.

Soudain, une pluie sablée descend lentement au fond de l'eau, comme au ralenti. Une poussière d'or dans les rayons du soleil qui traversent la surface.

Les silures se battent pour ingérer cette pluie sédimentaire. Le petit poisson, plus vif qu'eux, gobe une quantité excessive pour son gabarit. Une intuition le pousse à se gaver de cette nourriture providentielle. Très vite, il se sent lourd, oppressé par cette matière non identifiée qui lui érafle l'œsophage et pèse sur son estomac. Il appréhende l'erreur peut-être fatale. Il respire avec difficulté, ses branchies se soulèvent péniblement. La nuit tombe au-dessus du lac et il n'en mène pas large.

Au matin, alors que le soleil perce la brume, il est toujours. Il se remet doucement, mais, en son for intérieur, quelque chose a changé. Étrangement, il éprouve une vitalité nouvelle. Ce repas n'était finalement pas une mauvaise chose.

Un éclair attire son regard, il aperçoit un ver à la surface. Ces dernières heures, sa curiosité lui a

été plutôt bénéfique. Il se hâte donc vers la larve pour la gober quand une douleur fulgurante lui déchire la bouche. Il se sent happé hors de l'eau.

— J'ai réussi ! J'ai réussi !

— Bravo, ma chérie. C'est une épinoche.

— On peut le garder ?

— Il vaudrait mieux le remettre à l'eau. On l'a déjà bien amoché. Et on n'en fera rien pour le repas.

— S'il te plaît... J'aimerais le garder et le mettre dans un bocal. Dis oui.

Cerné par les parois en plastique du seau, la bouche endolorie par la morsure de l'hameçon, le poisson sait qu'il devrait être terrifié. Mais cette force nouvelle en lui exalte plus encore sa curiosité. Ignorant son instinct de survie, il se laisse guider par cette énergie autoritaire qui a pris possession de son organisme.

À la recherche d'indices

Claire longe la grande plage de Saint-Malo.

La marée monte vite et ses pieds s'enfoncent dans le sable trop mou. Il infiltre ses méduses, formant des paquets sous ses pieds. Elle retire ses sandales en plastique et poursuit pieds nus, progressant tant bien que mal dans ce sol meuble.

Elle n'est pas une fille de l'océan. Son environnement naturel : la montagne et les forêts.

Elle voit une femme se diriger vers elle. C'est une amie de jeunesse de son père avec qui elle a rendez-vous. Pendant deux heures, cette femme lui racontera combien son père incarnait la vie.

Claire n'a pas vu cette femme depuis vingt-cinq ans, et pourtant son souvenir persistait dans sa mémoire olfactive. Pendant près de deux décennies, sans jamais avoir eu l'assurance de la revoir, Claire s'était remémoré par intermittence son parfum de tubéreuse poudrée. Dans son esprit, cette voix rauque était indissociable d'une photographie en noir et blanc étudiée cent fois – ou plus. On y voit quatre

jeunes femmes assises en tailleur sur un grand tapis poilu. Elles ont les cheveux longs et des pulls tricotés main en mohair. La femme de la plage tient une tasse de thé à deux mains. Au milieu du cercle, un bébé, Claire. La photo saisit un instantané de vie, une discussion entre amies. Il s'en dégage quelque chose d'éminemment rassurant. Cette image agit dans sa mémoire comme une évocation de sa toute petite enfance, la nostalgie d'une époque qu'elle imagine insouciant. La fin de la décennie 70 et le début de la suivante sont racontés par des albums photo remplis de jeunes gens ébouriffés et hilares. Ils font la fête, souvent, ou le GR 20 en espadrilles. Et il y a, elle, Claire, minuscule dans un caban rouge, désormais centre de gravité de ce petit monde.

L'amie de son père fait resurgir un passé doux comme un cocon. Elle lui raconte cette amitié de jeunesse qui débute à une boum. Elle dit : j'ai 14 ans, je suis une gamine, pas réglée et asexuée. Le long du mur s'alignent des garçons plus âgés en pantalon de velours côtelé et pull shetland, l'uniforme de l'époque. Je suis seule sur la piste, je danse comme une folle, sans me soucier des regards. Ton père a quatre ans de plus que moi mais on va devenir inséparables. Pendant des années il va me raconter ses amours. Il tombait amoureux souvent.

Dans la tête de Claire, *Suzanne* de Leonard Cohen. Elle imagine son père jeune grattant la guitare au coin du feu. Il n'a jamais fait de guitare.

Une nuit, il l'avait réveillée et lui avait fait traverser Paris : j'ai une grande nouvelle à t'annoncer. Elle avait marché dans la nuit comme une somnambule. Il lui avait dit, surexcité : Je vais être père. C'était la naissance à venir de Claire qu'il annonçait à cette femme.

Elle dit : On ne possède qu'une chose dans la vie, c'est un corps. Un corps, c'est un océan, une forêt, une montagne. On doit en prendre soin. Ton père a maltraité le sien. Cigarettes, alcool, cannabis.

* * *

Son père, cette gueule cassée. Non, il n'avait aucun respect, aucune indulgence pour son corps.

Qu'il saute d'un balcon pour honorer un pari absurde en soirée ou qu'il file sur une piste de ski sans se soucier des autres, cela se terminait invariablement sur un lit d'hôpital.

Ainsi, la station debout sur un skate n'avait duré que quelques secondes avant la fracture ouverte. L'os sortait de sa jambe devant les regards horrifiés

des enfants. Scène gore au milieu du lotissement. Ou le plongeon dans une piscine pour enfants posée sur une dalle de béton pour ensuite arborer pendant six mois une coque en plastique le moulant du torse à la tête. Un moindre mal face à la tétraplégie qui avait failli être la conclusion de ce choc. Elle le revoit, immobile, la tête dans l'eau, comme un cadavre.

Mais aussi l'accident de ski. Il avait percuté quelqu'un, et failli perdre un œil. La lame du ski était passée juste à côté, entaillant l'arcade. Claire ne s'en souvient pas tout à fait, mais sa mère lui avait raconté qu'elle était terrifiée par son père, le visage violacé, hématome géant.

Et puis l'accident de voiture. Là, elle s'en souvient. Elle se remémore le coup de fil lui annonçant son père à l'hôpital, le pronostic vital engagé. C'était trois jours avant son départ à Madagascar où elle partait travailler. Elle avait sauté dans un train et l'avait découvert intubé de toutes parts, la tête tondue, shooté à la morphine, incapable de parler. Elle se souvient aussi de lui six mois plus tard : il flottait dans ses vêtements, une chiffonnette molle, vieilli prématurément. Et les douleurs qui ne l'avaient plus quitté ensuite, qui le rongeaient.